

# De la surprise stratégique à la surprise tactique

Autor(en): **Delay**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazzetta militare svizzera**

Band (Jahr): **90=110 (1944)**

Heft 11

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-19063>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Offensive wiederum neuen Antrieb verschaffen. Abgesehen davon, dass die neue Front, ein Dreieck, dessen Grundlinie etwa in der Linie Noyon—Reims, dessen Spitze an der Marne bei Château-Thierry lag, bildend, strategisch ausserordentlich ungünstig und deshalb auch unhaltbar war, war zu den beiden Beulen der Westfront an der Somme und an der Lys jetzt eine dritte an der Marne hinzugekommen, welche die Front wesentlich verlängerte. Ausserdem war diese Front rechts vom Waldgelände Villers-Cotterêts, links vom Reimser Bergwald flankiert. Ausserdem war der Truppenverbrauch enorm gewesen. Vor Angriffsbeginn standen auf einer Front von rund 75 km 13 Infanteriedivisionen, während es nachher 125 km mit 34 Infanteriedivisionen waren. Die deutsche Reserve für den «Hagen»-Angriff gegen die Engländer hatte um 29 Divisionen abgenommen. Ausser dem grossen Geländegewinn waren 65,000 Gefangene, 878 Geschütze und 2500 Maschinengewehre in die Hand des Angreifers gefallen. «Blücher» war ein voller taktischer Durchbruchserfolg, aber nur mit sehr geringen strategisch-operativen Folgen: die französischen Reserven waren wohl aus Flandern und aus der Gegend nördlich der Somme weggezogen, aber die deutschen Kräfte waren dabei allzu stark verbraucht. Die günstigen Aussichten konnten nicht mehr ausgenützt werden.

Für die Truppe, die an der Front überall gesiegt, den Gegner zurückgeschlagen und Gelände erobert hatte, war die Einstellung des Angriffs zweifellos eine grosse Enttäuschung. (Fortsetzung folgt.)

## **De la surprise stratégique à la surprise tactique**

Par le capitaine E. M. G. Delay, Fribourg

Les grands chefs militaires de tous les temps ont toujours compté sur le facteur «surprise» pour arracher à leur adversaire ce succès initial assurant les bases nécessaires à une conduite victorieuse des opérations projetées.

### *I. De la surprise.*

Qu'elle soit stratégique ou tactique, la surprise tend à mettre hors combat un adversaire qui n'est pas prêt à parer aux coups qu'il reçoit soudainement.

La meilleure armée du monde ne pourra jamais être toujours et partout prête, sa cuirasse aura toujours un défaut. Les grands capitaines ont toujours su déceler ce défaut, et en profiter pour porter un coup souvent mortel à leur ennemi qui, en dépit d'un service de renseignements bien organisé, aura appris trop tard les intentions de son agresseur.

Au cours de la guerre mondiale, les grandes offensives devaient être préparées des mois à l'avance. Elles étaient dévoilées par l'amoncellement, à proximité du secteur d'attaque, de munitions, de matériel de guerre, et, dans les derniers jours, d'une masse de manœuvre impossible à camoufler.

Aujourd'hui, la surprise stratégique, en dépit des moyens de transmission perfectionnés au service de l'espionnage, est plus facile à réaliser.

Par exemple: une action contre nos frontières peut être préparée entre 100 et 300 km de celles-ci. Les divisions mécanisées et motorisées couvriront cette distance en une nuit. Le réseau ferroviaire, plus intact qu'on ne le croit, et très dense, transportera à pied d'œuvre les divisions d'infanterie et le matériel lourd en quelques heures. Quant aux troupes aéroportées ou parachutées, elles pourront être concentrées et embarquées sur des places d'aviation si éloignées de chez nous qu'on pourrait croire à une action préparée contre d'autres fronts.

Ce jour J ne sera pas nécessairement celui où toute notre armée aura le doigt sur la gâchette. Or, comme une armée ne peut passer des années sur ses positions de combat, il faudra que les forces de sûreté et d'intervention soient d'autant plus vigilantes et ne se laissent en aucun moment surprendre.

S'il appartient au haut commandement d'une armée de prendre les mesures propres à parer à la surprise stratégique, ce sont les commandants de troupe de tous grades qui sont responsables de la vigilance de leur troupe et qui, dans le cadre tactique, ne doivent pas se laisser surprendre. Les quelques exemples qui suivent, glanés au cours du présent conflit, permettront aux capitaines soucieux de l'instruction de leur troupe, de la mettre en garde contre les ruses de guerre les plus courantes; et, lors de l'appréciation de leur situation, d'imaginer toutes les possibilités que pourrait se réserver un adversaire astucieux.

## *II. Exemples pour servir de leçon.*

1. Par une belle journée de Vendredi-saint, les quelques officiers italiens, escortés d'une poignée de soldats, débarquant d'une vedette rapide dans le port de Durazzo, ne sont reçus que par quelques coups de feu isolés.

Ainsi, malgré une tension politique aiguë et de fortes concentrations de troupes près du port de Bari, le commandant du port de la capitale albanaise n'avait même pas mis en position une seule arme automatique.

2. Le 9 avril 1940, la Flotte allemande débarque ses meilleures troupes à Oslo. Tous les bateaux engagés dans le fjord d'Oslo peuvent le longer sans essuyer le feu des batteries côtières de Dröba. A cet endroit-clé, le chenal n'a que quelques dizaines de mètres de large. Les batteries n'avaient pas été mises hors de combat par un bombardement, elles étaient restées muettes sur l'ordre d'un traître. Il n'y avait du reste pas de raison d'être en état d'alerte puisque cette nuit-là il y avait grande réception à l'ambassade du pays agresseur. Les dirigeants norvégiens étaient encore sous le coup du film tourné lors du grand bombardement de Varsovie.

Il y a des raisons de croire que, si les forces de sûreté avaient barré quelques jours seulement les entrées des différents fjords, l'armée norvégienne aurait pu être mobilisée. On se souvient qu'à cette date, une seule division, celle de la région de Narvik, était sur pied.

3. C'est à l'aube du 10 mai 1940 que nous pouvons recueillir le plus grand nombre de preuves du soin avec lequel la surprise stratégique et tactique fut préparée.

Les ordres du jour lancés au soir du 9 mai par les états-majors belge et hollandais indiquent clairement qu'on pouvait s'attendre à l'imminence d'une invasion. Et pourtant, malgré la leçon d'Oslo et du Gudbrandsdal (parachutistes), que de postes et de garnisons néerlandaises et belges ont été surpris par la soudaineté, la violence et l'originalité de l'attaque!

— Le pont de Mœrddyk, reliant le centre des Pays-Bas à la Belgique, avait été jugé trop à l'intérieur du pays pour être l'objet d'une attaque par surprise, et par conséquent resta pour ainsi dire sans surveillance. Il fut donc facile aux parachutistes alle-

mands (d'aucuns disent déguisés), de se rendre maîtres du pont une heure avant le début des hostilités. (Détruit en 1944.)

— A 0430, la garde tactique du pont miné de chemin-de-fer de Gennet, ne sachant rien de l'ouverture des hostilités, laisse passer le premier train de l'horaire. Celui-ci s'arrête après le pont, des soldats allemands en descendent en faisant comprendre aux sentinelles atterrées que le pont ne sautera pas.

A mon humble avis, une mitrailleuse bien camouflée, et en position à quelque distance, ouvrant immédiatement le feu, aurait plus facilement que des sentinelles figées de peur au milieu du pont, permis aux mineurs présents d'accomplir leur œuvre.

— La plupart des détachements d'avant-garde formés d'auto-mitrailleuses de reconnaissance avaient pour arme principale un haut-parleur. A chaque barrage de route, on promettait à la garnison des ouvrages: en cas de résistance, la destruction immédiate du Bunker; en cas de soumission, vie sauve et traitement de faveur. Toute résistance devait être du reste inutile puisque, soi-disant, on parlait déjà de capitulation.

— Les exploits des parachutistes préparant comme à Waalhaven l'arrivée des troupes aéroportées ou atterrissant sur la superstructure du fort d'Eben-Emael pour en aveugler les défenseurs, ne se comptent plus. Derrière le fossé d'un canal qui l'entourait complètement d'eau, obstacle anti-chars parfait, ce fort semblait à l'abri de toute surprise. On avait omis de placer du feu d'armes automatiques sur sa superstructure, si bien qu'in extremis le commandant dut demander aux forts voisins un auto-bombardement.

4. Au cours de la campagne de France, la grande surprise stratégique qui permit aux blindés de Rommel de traverser les Ardennes, de faire sauter la charnière de Sedan et d'opérer la ruée vers Abbeville en enveloppant par la gauche le gros des armées franco-anglaises, fut suivie de la mise en œuvre d'une cinquième colonne organisée de main de maître.

Des agents motocyclistes, précédant les avant-gardes allemandes, provoquèrent la panique dans les rangs des fuyards. Cette tactique avait pour objet d'embouteiller les routes et d'empêcher tout mouvement de troupes ordonné. Les troupes encore en état de se défendre ne pouvaient ouvrir le feu contre des chars ou des camions adverses encolonnés dans le flot des civils.

En France, après la drôle de guerre, on ne s'attendait pas à une bataille menée dans ces conditions.

5. Une ruse de guerre qui réussit souvent et dont Rommel fait état dans son livre «*Infanterie greift an*» se nomme: «le coup du mouchoir blanc». Bien des forts français se rendirent ainsi, et un des derniers exemples de réussite fut confirmé par le major commandant le détachement de Gebirgs-Jäger qui plantèrent le drapeau du Reich au sommet de l'Elbrouz.

L'opération se résume à ceci: un officier subalterne s'approche seul de l'ouvrage convoité en agitant un mouchoir blanc. Accueilli en parlementaire, il fait comprendre que toute résistance est inutile et ne mènerait qu'à l'anéantissement immédiat de la garnison. Il appuie ses dires par un croquis situant un nombre considérable d'armes de tous calibres, soi-disant prêtes à ouvrir un feu meurtrier. La décision doit être prise sur-le-champ, et la garnison rassemblée sans armes devant le fort ou conduite en bon ordre dans les lignes ennemies. Bien entendu, à ce moment-là, le gros des forces adverses est encore loin d'avoir investi le fort. Des assertions telles que: «l'armistice va être signé», «inutile de faire couler du sang», «vous êtes encerclés», «votre chef s'est rendu», influencent facilement une troupe au moral bas.

6. Des «Husaren-Streiche» exécutés par des parachutistes sur le Q. G. du général Tito, l'enlèvement de M. Mussolini du Gran Sasso d'Italia, ou même l'assassinat de Philippe Henriot dans un bâtiment gardé, ne peuvent être couronnés de succès que si la garde, surprise, n'a pu réagir immédiatement avec des moyens appropriés. — Je ne citerai que le cas du Gran Sasso. Si je suis bien renseigné, la sentinelle postée devant l'entrée principale de l'hôtel n'était armée, comme la coutume le veut, que d'un mousqueton. Cinq parachutistes armés de mitraillettes suffirent pour tenir en respect la garde alertée trop tard. — Erreur impardonnable: on devait prévoir qu'un homme porteur d'une arme tirant coup par coup n'ouvrirait pas le feu contre un adversaire mieux armé que lui. Pour pouvoir remplir sa mission, la sentinelle devait avoir une mitraillette.

### *III. Sommes-nous prêts?*

Certes, nos hautes autorités ne négligent rien pour éviter toute surprise sur et à l'intérieur des 2000 km de nos frontières; nos troupes,

bien entraînées, sont servies par un armement supérieur des plus modernes; notre service de renseignements fonctionne . . . mais chacun de nos postes est-il prêt à faire face à un adversaire qui mettra tout en œuvre pour le surprendre?

Il faut que chacun de nos combattants sache que c'est souvent par des ruses diaboliques qu'un adversaire, décidé à tout, cherchera à le détourner de sa mission en comptant sur son ingénuité, sa confiance naturelle trop grande.

L'ennemi cherchera à attirer l'attention de toute une garnison sur un certain point, alors que l'action décisive se jouera ailleurs et en silence.

Toute action armée sera précédée sinon accompagnée d'une propagande mensongère bien faite, visant le moral du combattant et de ses chefs. L'ennemi évitera de se battre contre des soldats décidés et fera tout pour saper leur volonté de résistance.

Si nous voulons éviter à nos soldats ce sentiment d'impuissance qui est à l'origine de toute défaite, il faut que le soldat chargé de mission ait en mains, et non pas laissée dans le magasin de matériel ou au ratelier, cette arme automatique qui décuplera sa puissance combattive et lui donnera confiance en sa propre force.

A moins qu'elle ne soit que sentinelle de parade ou simple indicateur, toute sentinelle digne de ce nom doit porter:

- une mitrailleuse ou un F. M. chargés,
- plusieurs grenades offensives,
- son masque à gaz,
- un moyen acoustique d'alarme (sonnette électrique, cor de chasse),
- une lampe électrique à fort faisceau lumineux blanc, non obscurci,
- suivant la mission: une paire de jumelles.

L'emplacement de la sentinelle, son camouflage et sa couverture jouent aussi un grand rôle.

Comment peut-on placer une garde sur le tablier d'un pont ou au milieu de la route ou encore devant l'édifice à surveiller?

Elle doit voir sans être vue. De nuit, immobile dans une dépression de terrain, elle entendra mieux et verra mieux les silhouettes se déplaçant que si elle révèle sa présence en se promenant sur les hauts de terrain. De jour, on choisira son emplacement à un endroit dominant, aux champs visuel et de tir dégagés; en occupant un solitaire, elle sera à l'abri, même pendant les bombardements.

La conduite à tenir dans les cas douteux doit aussi être claire: la sentinelle ne quitte pas son emplacement, elle garde son arme bra-

quée sur le ou les individus suspects, tandis que le chef de poste, sans s'interposer entre elle et les hommes à contrôler, remplit, lui, la tâche de contrôleur.

Si l'instruction de la sentinelle est chose à refaire presque dans chaque cas, à plus forte raison l'engagement de la garde et des troupes d'intervention joue-t-il un rôle prépondérant dans la préparation à la guerre de nos troupes de toutes armes.

Sitôt chargée d'une nouvelle mission, la troupe ne doit pas avoir de répit avant d'avoir exercé son engagement sous toutes les formes possibles: défense statique, contre-attaque, nettoyage, exploration, sûreté; assurer les liaisons, préparer les éléments de tir et de nombreuses positions pour les armes lourdes et les automates.

Dans tous les cas, on partira du principe qu'une troupe ennemie encerclée n'est pas mise hors de combat, c'est un répit qu'on lui laisse pour se réorganiser et pour préparer un nouveau coup. Tout adversaire doit être *anéanti sur-le-champ*, tous moyens réunis; tous les calibres, toutes les troupes disponibles doivent être actionnés avec le maximum d'efficacité. Il faut, à son heure, savoir être grossier, voire brutal.

\* \* \*

Pour que notre Armée soit prête à l'heure décisive, il faut que ses chefs continuent sans relâche à la maintenir sur le qui-vive, surtout moralement, précisément aux heures où la situation internationale, tant politique que militaire, paraissant moins tendue, voire sans danger, serait plus propice à la surprise.

## **Eine Requisition und ihre Folgen**

*Aus einem Entscheid der Rekurskommission der Eidg. Militärverwaltung.*

*Von Dr. jur. Bruno Kern*

Militärische Requisitionen sind heutzutage, selbst ohne Kriegszustand, unter Umständen auch in der Schweiz notwendig. Die Militärorganisation (MO) hat die Notwendigkeit derartiger Eingriffe ins Privateigentum vorausgesehen und geregelt. So erwähnt sie einerseits, dass im Falle von Krieg oder Kriegsgefahr jeder Bürger verpflichtet